

La disparition de Bob Dylan

Jerôme Barrois

Jerôme Barrois

La Disparition de Bob
Dylan

© Jérôme Barrois, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3085-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

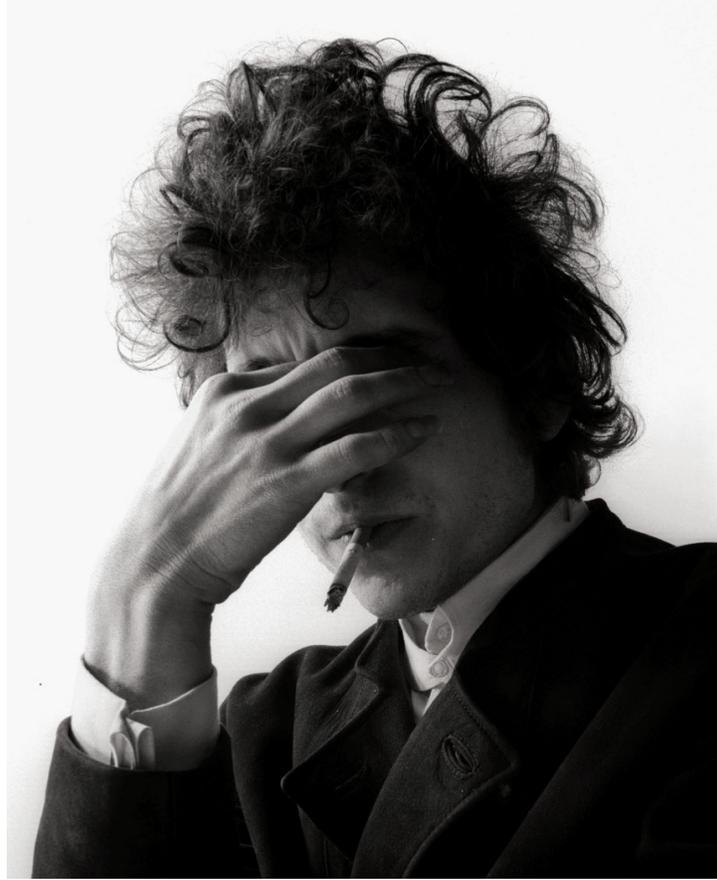
À Stéphanie et Maxence

*« Il ne faut jamais hésiter à mentir,
à dire un peu n'importe quoi quand la question ne vous plait pas. »*

Michel Houellebecq

« I don't believe in Zimmerman. »

John Lennon



PROLOGUE

Ce roman est dédié aux hommes qui tentent le tout pour le tout pour s'extraire de leur destin, à ceux qui ne sont rien dans les gares, à Bob Dylan, à la disparition de sa musique dans les limbes de la culture occidentale, et à sa probable réapparition sous de nouveaux traits.

CHAPITRE 1

L'histoire débute dans un lotissement à Sadirac à environ 20 km au sud-est de Bordeaux. Depuis qu'Hugo Artigalas avait procédé à de multiples régularisations sur France Dialogue, il se pensait à l'abri de toutes emmerdes administratives. Pourtant, il avait reçu à son retour de congé une convocation portant la référence d'un dossier et précisant les détails de l'agent chargé du suivi du litige qui semblait l'opposer à l'administration fiscale : une Mireille Boutier. Un nom banal, s'était dit Artigalas. Peut-être qu'il y en avait cinq ou dix en France des Mireille Boutier. Sûrement dans l'administration. Il avait dit à sa femme Sarah qu'il s'y collerait.

« L'accueil fiscal de proximité » ne fonctionnait plus. Un tram depuis Sadirac jusqu'à la gare Saint-Jean puis un bus l'emmena jusqu'à la cité administrative. Dans le bus à hydrogène numéro 9 en direction de Brandebourg, le chauffeur passe le carrefour avant le cimetière de la Chartreuse, survole les chrysanthèmes, écoute la radio et ne dit pas bonjour, pas un mot. Dans le bus 9 de 15 h 23, une meuf contemple le ciel. Dans le 9 qui saccade, accélère, un vioc demande l'arrêt puis vocifère, quatre petites gonzesses épluchent les réseaux, dispersent leur *spleen*, étalent leurs *life*. Dans le bus de 15 h 23 qui dégringole les boulevards, il y a trois collégiennes qui ne se parlent pas, un homme en survêt blanc cassé qui traîne un désarroï. Il lit l'actualité : Pékin suffoque sous une tempête de sable, Berlin évoque un referendum, Kevin Vidal grimpe dans les sondages. Dans le 9 qui dépasse un T-max qui *part en Y*, un mec exhale un soupir, sifflote pour passer le temps, pense à ses *holidays*, à d'autres hypothèses que le monde est vaste, gigantesque. Dans le bus qui descend, enchaine les arrêts, traverse les barrières, gaze tout droit, il y a un peu de buée sur les vitres, Artigalas qui se détend, la lumière factice des écrans, *Sultans Of Swing* à fond dans la cabine du chauffeur. *Allez !! Fout le à fond ton petit Sultans Of Swing mon salaud. Fais-toi plaisir*, se dit Hugo. *Allez mon con ! Mets là à tèque ta musique de daron*, se dit encore Artigalas. Il est 15 h 39, le bus 9 stoppe, écope ses passagers à l'arrêt demandé.

Hugo a pris la rue Edmond Labasse, a passé les numéros 2, 4, 6. Il marche en direction de la cité administrative. Il a pris la rue de Soulac puis la rue de

Pauillac. Il est revenu rue de la Liberté puis s'est engagé dans la rue Bernard Adour. Il évite l'Avenue de la République. Le vent de printemps souffle au mois de mars. Le vent des Alizés penche les clématites d'Armand, les colle un peu plus contre les façades humides.

Hugo arrive dans le grand parking face à la cité administrative et présente son passeport biométrique pour entrer. Rapidement, il accède à l'entrée principale des tours A et B grâce à un dispositif de sécurité fluide et rigoureux. Tout est calme, mais un peu dégueu. Une nappe de pluie balaye les deux grandes tours vitrées. Un agent de sécurité, un trousseau de clefs accroché à la ceinture, le laisse entrer et lui dit d'un ton assez sec :

« On ne reçoit que sur rendez-vous monsieur.

— J'ai une convocation, reprit Artigalas en fouillant sa poche puis en montrant un papier.

— D'accord, passez et attendez-la. »

Depuis 15 h 45, Hugo était assis sur un fauteuil orange style moderniste à regarder les gens attendre, vaguer, passer à petits pas dans le grand hall. Cette « cité » de cinq mille cinq cents mètres carrés de bureaux était répartie sur deux grandes tours hautes comme des gratte-ciel et recouvertes de grandes plaques de verre soutenues par des cadres en aluminium et arrimées entre elles par un réseau de passerelles transversales. Bordeaux était une ville relativement basse et ces deux tours quasiment américaines tranchaient, servaient de repère spatio-temporel. Il était prévu de les démolir l'année prochaine ; c'était une des grandes propositions du programme urbain de Pierre Hourcade qui avait longtemps oscillé entre un bardage bois et une destruction totale. Le site allait finalement être cédé à la Villa Primrose. À la place, ils prévoyaient de bâtir de grands cours de tennis entièrement climatisés. De toute façon, « les démarches administratives se feront bientôt les yeux fermés », disaient-ils, « uniquement en ligne », assuraient-ils encore, grâce à France Dialogue.

Sur trois grands écrans 138 cm disséminés çà et là était projetée non-stop une pub présentant ce nouveau système.

« NE VOUS DÉPLACEZ PLUS, BRANCHEZ-VOUS SUR VOTRE APPLICATION BIENVEILLANTE FRANCE DIALOGUE. »

Il était 16 h 30 et Hugo était toujours bloqué dans ce hall de merde. Une compilation de Jazz était diffusée en boucle. *So What* de Miles Davis sonnait plutôt bien. Ça donnait un côté polar administratif. Il prit le temps de faire des recherches sur cette Mireille Boutier. Il trouva plusieurs Mireille Boutier : l'une habitant à La Rochelle, directrice d'un centre équestre. Il y avait bien une Mireille Boutier résidante au 15 rue des Hirondelles à Saint-André de Cubzac, mais cette Mireille Boutier était contrôleur de gestion chez EDF. *À moins qu'elle n'ait pas mis à jour ses données*, se dit Hugo, *et que la Boutier en question ait bien zoné chez EDF quelques années...*

L'homme à ses côtés devait être un gros Médocain d'environ 45 piges. Il en était presque sûr. Le Médocain en question portait des baskets Puma, un pantacourt, un t-shirt Armani échancré et un sac banane Girondins de Bordeaux. Artisan ou restaurateur ou autoentrepreneur, ce cassosse venait peut-être de Margaux ou éventuellement de Pauillac. Le visage rougi par le soleil et l'alcool, il puait la transpi. Artigalas ne l'imaginait pas très combatif et peu enclin à régler ses démêlés fiscaux. À 40 ans passés, il avait autre chose à foutre que se coltiner ce hall pourri rempli de gros *shlags*. Le Médocain interpella Hugo :

« Vous êtes là pour quoi vous ? »

— Je ne sais pas vraiment, j'ai reçu une convocation, dit-il le visage tendu.

— De toute façon, c'est toujours les mêmes qui passent à la caisse.

— J'espère que ça ne sera pas trop douloureux », dit Artigalas avec l'aigreur d'un contribuable à cran.

À 16 h 46, Hugo était enfin reçu par cette fameuse Mireille Boutier. Pantalon décontracté beige et baskets, elle semblait revendiquer un style rando, avait un regard doux, le même nez que l'ancien député Jean Lataste. Hugo l'imaginait d'origine pyrénéenne parcourant les lacs d'Ayous au fin fond de la vallée d'Ossau, vadrouillant le long des étangs de Fontargente. *Elle a très certainement suivi une licence d'économie à l'Université de Pau et des pays de l'Adour avant de monter sur Bordeaux*, se dit Hugo. Flapi par l'humidité, par la chaleur, par l'attente, il la suivit tranquillement et sans consistance vers les quatre ascenseurs de la tour B. Du haut du quinzième étage, Bordeaux paraissait si petit. Et vu de là-haut, tout semblait anecdotique et insignifiant. Un long couloir étroit puis une